



KATHLEEN GRISSOM

C'ÉTAIT
NOTRE TERRE

ROMAN

C
CHARLESTON

KATHLEEN GRISSOM

C'ÉTAIT NOTRE TERRE

1871, plaines du Montana.

Va-la-Première, élevée au milieu des nuages de poussière rose de sa réserve, est la fille du chef de la tribu des Crows. Alors que l'adolescente rêve d'épouser Gros-Nuage, ce dernier meurt dans une chasse au bison peu avant leur mariage, la plongeant dans un profond chagrin. Son destin bascule le jour où Abe Farwell, un colon commerçant de fourrures, lui offre la promesse d'une nouvelle vie au Canada. Rebaptisée Mary après leur union, elle se trouve tiraillée entre deux mondes, deux cultures, deux noms. Tandis que la tension monte entre les tribus amérindiennes et les trappeurs canadiens, Mary va devoir choisir son camp.

Kathleen Grissom signe ici une grande fresque inspirée de l'histoire vraie de Crow Mary, héroïne courageuse et magnétique, témoin de l'injustice et des massacres des tribus amérindiennes.

**« KATHLEEN GRISSOM MÊLE DES RECHERCHES
POUSSÉES ET SES FORMIDABLES TALENTS
D'ÉCRIVAINNE POUR DÉVOILER L'UNE DES ÉPOQUES
LES PLUS SOMBRES DE NOTRE PAYS. »**

Jim Fergus

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

ISBN: 978-2-38529-179-2



9 782385 291792

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Design : Raphaëlle Faguer

Illustration : © David H Wright.

Tous droits réservés 2023 /

Bridgeman Images




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

C'ÉTAIT NOTRE TERRE

De la même autrice :

La Colline aux esclaves, 2015

Les Larmes de la liberté, 2017

Titre original : *Crow Mary*

Copyright © Kathleen Grissom, 2023

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-179-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kathleen Grissom

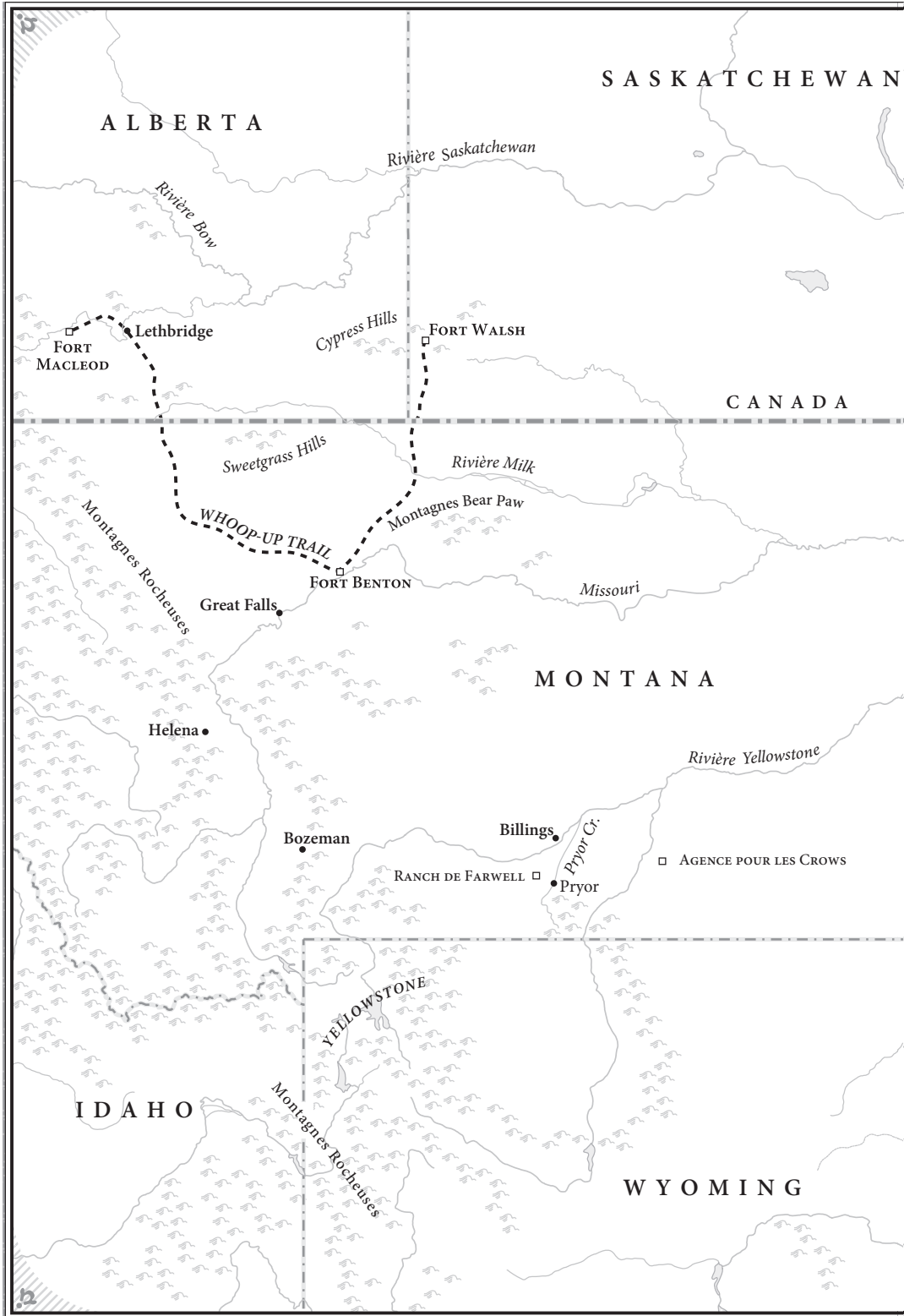
C'ÉTAIT NOTRE TERRE

Roman

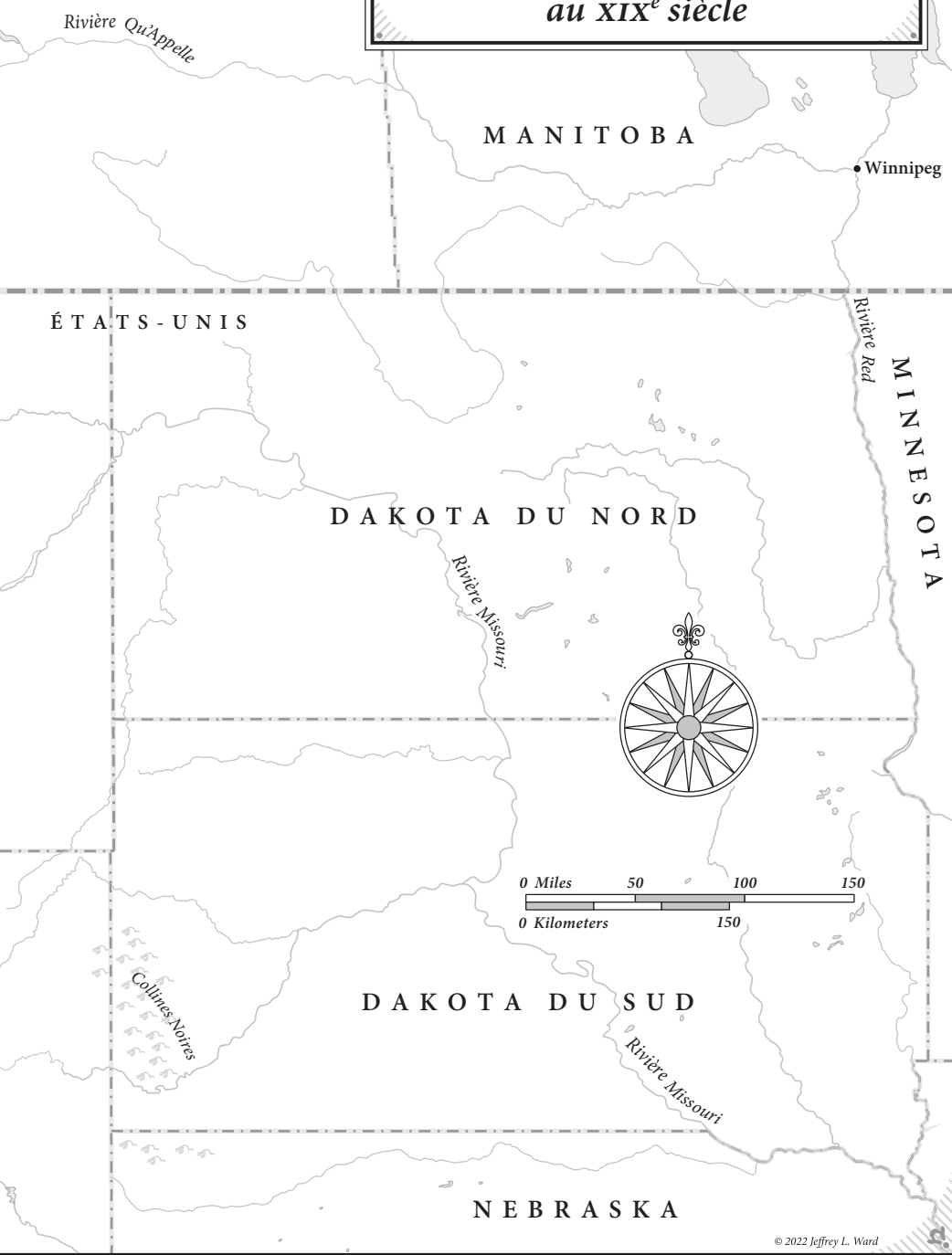
*Traduit de l'anglais
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*


CHARLESTON

À ma fille chérie, Erin Plewes.



LE MONTANA
ET LES PLAINES DU NORD
au XIX^e siècle



PRÉFACE DE NEDRA

J'espère qu'en lisant l'histoire de Crow Mary, vous ressentirez son esprit, sa force et son courage tandis qu'elle se battait pour survivre dans les années 1800. Aussi bien l'autrice, Kathleen Grissom, que moi-même, arrière-petite-fille de Crow Mary, avons ressenti son esprit pour la première fois lors de notre visite de Fort Walsh, alias Fort Farwell, un lieu historique de la province de la Saskatchewan, au Canada. C'est là que j'ai pris connaissance du massacre de Cypress Hills et du rôle qu'avait joué mon arrière-grand-mère lors de cet événement.

C'était passionnant pour moi d'en apprendre davantage au sujet de mon arrière-grand-mère crow, sachant que mon père, le fils de Bud – nommé Abe Farwell en hommage à son grand-père – est mort à l'âge de quarante-quatre ans, alors que je n'avais que douze ans, emportant avec lui un pan entier de l'histoire de ma famille. Je suis enchantée que mes enfants et leur famille puissent s'appuyer sur cet ouvrage afin que l'histoire de Crow Mary perdure.

Kathleen m'a contactée lorsqu'elle effectuait des recherches pour ce livre et, après avoir lu ses deux autres romans, je savais dans mon cœur que c'était elle qui devait raconter le récit de mon arrière-grand-mère. Je savais qu'elle rendrait justice à son esprit, tout en rendant hommage au courage de la tribu crow. Kathleen possède le don de vous faire ressentir les événements d'une époque. Mon arrière-grand-mère, Va-la-Première, plus connue sous le nom de Crow Mary, était une jeune femme, belle et forte, qui a épousé un Blanc qu'elle ne connaissait pas. Savoir qu'elle a affronté ce monde avec un tel courage et que son sang coule dans mes veines m'emplit de fierté.

Une fois que vous aurez lu cette histoire, j'espère que vous vous pencherez sur notre monde et sur ses habitants avec davantage de connaissances et de compassion.

Nedra Farwell Brown

PROLOGUE

1891

L FAISAIT SOMBRE et chaud à l'arrière de la grange principale tandis que je faisais rouler sur le côté une lourde roue de chariot qui bloquait l'accès à la remise. Un claquement derrière moi me fit sursauter, accélérant encore les battements de mon cœur, mais c'était simplement la porte d'une stalle frappée par le vent.

Attentive à la bouteille de whisky à mes pieds, j'insérai une clé dans la serrure rouillée. Enfin, j'entendis un bruit sec et la porte en bois s'ouvrit en grinçant. Cette pièce ne disposait que d'une petite fenêtre, très haute, décourageant toute tentative d'effraction de la part d'individus ivres ou hardis, et je plissai les yeux dans l'obscurité.

Une fine couche de poussière recouvrait les lieux, mais l'air était tout à fait respirable. Un plancher avait été posé pour garder les peaux au sec, et le mastic le

long des rondins avait tenu à distance la glace humide de nos hivers rigoureux du Montana, ainsi que la chaleur torride de nos étés. Des fourrures restantes de notre poste de traite étaient éparpillées sur les étagères en pin. Un peigne, quelques savons et même une vieille boîte de sardines gisaient près d'une couverture rouge grignotée par les rongeurs et d'un morceau d'une dernière peau de bison. Mais là, au coin de l'avant-dernière étagère, deux flacons minuscules brillaient dans la faible lueur jaunâtre.

Des souris s'enfuirent quand j'écartai des tonneaux d'alcool vides pour atteindre l'étagère et, alors que je tendais le bras, ma main se mit à trembler. Le petit flacon ne pesait pas plus lourd qu'une pomme de pin, mais la pensée de son contenu menaçait de me terrasser. Avec beaucoup de précautions, je le plaçai près de la bouteille de whisky, que j'ouvris ; puis, avant d'avoir le temps d'hésiter, je saisis la strychnine et la levai dans la lumière. Combien en fallait-il pour tuer un homme ? Une infime quantité suffisait à anéantir de nombreux animaux.

Je haussai les épaules et versai l'intégralité du contenu du flacon bleu dans le whisky. *Une fois qu'il sera mort, il sera mort*, pensai-je. *Tu ne peux pas trop le tuer.*

Alors que je refermais la porte à clé, j'entendis les chevaux tourner dans le corral, répondant à un hennissement qui s'élevait du côté de mon tipi. Stiller attendait-il déjà ? La peur m'affaiblit soudain et je m'appuyai contre le mur. Face à lui, je ne faisais pas le poids. Je courais droit vers la mort. Toutefois, je me rappelai alors ce qu'il avait fait à Celle-qui-Chante, ce qui arriverait à Ella, et je me redressai sous l'effet de la colère.

Je secouai la bouteille de whisky une dernière fois.

— *Awe alaxáashih !* Tiens bon, m'encourageai-je.

Puis je sortis le saluer.

PREMIÈRE PARTIE

1863

NOUS ÉTIIONS DÉBUT AVRIL, la lune du premier tonnerre, lorsque l'homme arriva. L'air était frais à l'extérieur de notre tipi, mais Mère s'était installée avec moi sous le soleil de l'après-midi, qui nous réchauffait.

— À présent, regarde, Va-la-Première, ordonna-t-elle en enfilant trois minuscules perles bleues. J'avais à peu près sept neiges, tout comme toi, quand j'ai appris à décorer des mocassins avec des perles pour ma poupée...

Nous levâmes les yeux à l'approche d'un cheval. En découvrant l'état du cavalier, Mère me tendit le récipient contenant les perles et se leva.

— Renard-Roux ? s'enquit-elle, n'étant pas certaine de reconnaître le visiteur.

Père sortit de notre hutte, portant le mousquet qu'il était en train de nettoyer.

— Gardien-de-Chevaux, salua l'homme.

— Renard-Roux ! D'où arrives-tu ? Comment nous as-tu trouvés ?

Père semblait heureux de voir notre visiteur, jusqu'à ce que l'homme émacié essaie soudain de rattraper la couverture grise qui glissait de ses épaules. Quand elle tomba à terre, il gémit et porta la main à la profonde entaille qui lui traversait la poitrine.

Père saisit les rênes.

— Tu es blessé ! Que s'est-il passé ?

— Un raid. Les Sioux – nos vieux ennemis. Ils étaient seulement quatre, mais nous n'étions que trois tipis et ils nous ont pris au dépourvu. Nous nous dirigions ici et avons installé notre campement juste au-dessous de la rivière Elk où nous attendions la fin de la neige. Je venais... Je voulais que ma sœur fasse la connaissance de ma fille. Mais ils nous ont exterminés. Ils ont tué...

Il se pencha en avant, luttant pour respirer, et je craignis qu'il ne chute de son cheval.

— Ma sœur, ta mère..., murmura-t-il. Où est-elle ? Est-ce qu'elle va bien ?

Le visage de Père se crispa et il me lança un coup d'œil.

— Renard-Roux, il y a eu une bataille non loin d'ici, l'année dernière. Mère a été... c'était une balle. Elle est partie pour le Campement de l'Autre Rive.

En entendant la nouvelle, l'homme s'effondra. Père le rattrapa et lança les rênes à l'un des jeunes garçons venus examiner notre visiteur.

— Fais boire le cheval, puis emmène-le paître avec le mien, indiqua-t-il. Appuie-toi sur moi, Renard-Roux.

Père conduisit le blessé dans notre tipi en le portant à moitié, et l'installa près du feu.

— Quand les Sioux ont-ils attaqué ? s'enquit-il.

— Avant-hier, si je me souviens bien, répondit Renard-Roux.

— Où étiez-vous ?

— Dans ce ravin où ton père posait des pièges. (Père hocha la tête.) Ils ont pris nos chevaux. Heureusement, le mien m'est revenu.

Épuisé de parler, l'homme se pencha sur le côté et Père l'aida à s'allonger.

— Nous allons te préparer une hutte à côté de la nôtre. Tu vas rester ici avec nous, décréta Père en levant les yeux vers Mère, qui opina.

— Vas-y. Je vais m'occuper de lui, dit-elle.

Lorsque Père partit d'un bond, je n'avais aucun doute sur l'objectif qui l'animait. Si lui, chef de nos cinquante tipis, menait une guerre, je savais que les Sioux n'avaient plus longtemps à vivre.

Mère se précipita vers l'arrière de notre hutte, où son sac de remèdes était posé sur un trépied.

— Tiens-moi ça, fit-elle en me tendant un bol en bois rempli d'eau.

Renard-Roux grimaça tandis qu'elle nettoyait la profonde blessure qu'un couteau lui avait infligée, mais lorsqu'elle répandit de la poudre de racine noire sur l'entaille, le vieil homme soupira de soulagement.

— Repose-toi à présent, lui intima-t-elle avant de me faire signe de la suivre.

À l'extérieur, Mère délimita un cercle, puis je piétinai l'herbe séchée pendant qu'elle découvrait le tipi démantelé de Grand-mère avant de le débarrasser de la neige qui s'y était accumulée. La nouvelle de l'arrivée de Renard-Roux n'avait pas tardé à se répandre à travers le village et, avant que nous n'ayons planté toutes les perches, deux amies de Mère nous rejoignirent. Ensemble, les femmes soulevèrent le revêtement du

tipi. Quinze peaux de bison cousues ensemble pesaient lourd, mais il s'agissait d'une tâche courante pour les femmes, capables de construire ou de défaire une hutte à tout moment.

J'aidai en allant chercher du petit bois et en allumant un feu et, bientôt, Mère et moi avons installé Renard-Roux dans son tipi.

— Il lui faut un bon bouillon de moelle, déclara Mère.

Nous allâmes donc toutes les deux fendre des os de bison. Après quoi nous les couvrîmes d'eau et, tandis qu'ils mijotaient au-dessus de notre feu de camp, nous entendîmes nos braves qui commençaient à se rassembler. Les hommes montèrent une hutte à sudation près de la rivière et, alors qu'ils se préparaient à la guerre, ils fumaient, priaient, se peignaient le corps et le visage, tout en lançant des cris d'animaux pour invoquer l'aide de leurs esprits bestiaux. Leurs cris me rappelaient la bataille du jour où Grand-mère avait rejoint le Campement de l'Autre Rive et, apeurée, je ne m'éloignai pas de Mère.

Lorsque le bouillon de moelle fut prêt, nous en remplîmes une tasse en corne et l'apportâmes à Renard-Roux. À deux reprises, il refusa de prendre la tasse des mains de Mère qui, frustrée, me la tendit pour s'occuper du feu. Lorsque le vieil homme jeta un coup d'œil dans ma direction, je poussai la boisson vers lui sans un mot. Contre toute attente, il la saisit et la but d'une traite, puis me rendit la tasse avant de s'allonger et de sombrer dans un profond sommeil.

Mère et moi regagnâmes notre hutte juste au moment où revenait Père, la peau couverte de traits d'un jaune éclatant et aussi prêt à l'action qu'un cheval de guerre.

— Qu'en penses-tu ? Sa blessure est-elle grave ? interrogea-t-il.

— Oui, mais je crois qu'elle guérira. Lui ne parle pas, en revanche.

Père secoua la tête.

— Il a toujours été timide avec les femmes, tout comme moi.

Mère lui donna un coup sur l'épaule et il rit en la saisissant pour l'attirer dans ses bras. C'était un sujet de dispute constant entre eux : l'attitude de séducteur de Père face à d'autres femmes. Le batifolage amoureux n'était pas rare chez les Crows de sexe masculin et, à quarante neiges, non seulement Père était le chef de notre village, mais c'était aussi un bel homme, plus grand que la moyenne. Mère était une bonne épouse et tirait une grande fierté du soin avec lequel elle s'occupait des vêtements de Père. Ses tuniques en daim et ses pagnes étaient toujours propres, et elle veillait à ce qu'aucune perle ne manque de ses jambières et de ses mocassins. J'aimais les regarder tous les deux quand, au petit matin, Mère le coiffait à l'aide de sa brosse en porc-épic, tressant ses longs cheveux noirs encore humides de sa baignade dans les eaux froides du ruisseau.

Père l'embrassa, les mains sur ses joues.

— Combien de temps seras-tu absent ? demanda Mère.

Il haussa les épaules.

— Cela dépendra du ciel et de la quantité de neige. Ils ont quelques jours d'avance sur nous, mais je n'em-mène que six de nos meilleurs guerriers afin que nous puissions nous déplacer rapidement.

— Reviens-moi.

Ils s'embrassèrent de nouveau. Au moment de partir, il fit un geste de la tête dans ma direction.

— Ne la traite pas comme un bébé, dit-il.

Une fois de plus, je fus blessée en songeant qu'il aurait voulu que je sois un garçon.

Gardien-de-Chevaux poussa un grand cri de guerre et sauta sur son cheval gris. Il cria de nouveau, agitant son fusil où étaient attachées quatre plumes d'aigle, visant à rappeler à tous les exploits qu'il avait accomplis au cours des batailles précédentes. Son cri perçant me faisait frissonner, mais pour les autres guerriers, c'était comme une flamme brûlante venant embraser un bûcher. Les cris qu'ils poussaient en retour firent ressurgir dans mon esprit la bataille que j'essayais tant d'oublier, aussi, quand Mère me quitta pour aller s'occuper de Renard-Roux, je me tapis sous ma couverture en peau de bison. Là, tremblante, je serrai ma tête entre mes mains, tentant de chasser les souvenirs.

Un an plus tôt, j'étais allée avec Grand-mère passer l'hiver au campement de son fils cadet, Tête-d'Ours. Gaiement, j'avais salué mes parents de la main, rassurée de savoir que je les reverrais à la fonte des neiges.

Nous autres Crows étions une tribu nombreuse, constituée de multiples villages qui se rassemblaient les mois d'été, pas uniquement pour se voir et s'amuser, mais parce que ce regroupement nous apportait une plus grande sécurité face à nos ennemis. L'hiver, nous nous dispersions de nouveau en petits villages afin que tout le monde puisse trouver un bon abri, du bois en quantité suffisante, ainsi que bisons et wapitis à foison pour se nourrir.

Au cours de ces mois froids, j'avais pris plaisir à fréquenter l'amie de longue date de Grand-mère, Voit-Beaucoup, et son petit-fils, Gros-Nuage, mais ce bon temps avait pris fin brutalement au début du printemps quand nos éclaireurs nous rapportèrent que Sioux,

Cheyennes et Arapahos avaient uni leurs forces et se regroupaient dans l'intention d'éliminer le peuple crow. Forcés de quitter leur propre terre par les Yeux-Jaunes, ils souhaitaient désormais revendiquer la nôtre. Notre caravane partit alors vers le nord aussi vite que possible, annexant d'autres villages crows en route, jusqu'à ce que nous soyons près de quatre cents huttes. Quelques jours plus tard, bien qu'exténués par le voyage, nous dressâmes notre campement à la hâte le long de l'Arrow, un ruisseau qui nous était familier. Là, nous bénéficions d'une barrière naturelle constituée de rives abruptes, ce qui nous donnait un avantage.

Alors que les braves installaient leurs postes de défense le long de la berge, dans les ravins avoisinants, ainsi que sur les falaises qui surplombaient le ruisseau, les femmes s'empressèrent d'ériger les tipis en cercles serrés, avant de planter des perches le long du cours d'eau, qu'elles recouvrirent ensuite de peaux de bison afin de créer une fortification supplémentaire.

Un immense nuage de poussière s'éleva du corral qui avait été construit pour les chevaux qui ne serviraient pas pour combattre. Là, entravés et poussés sur le côté pour éviter qu'ils ne soient touchés par des balles ou des flèches, ils hennissaient et se débattaient.

D'un côté du ruisseau, les braves se préparaient pour la bataille, se purifiant dans des huttes à sudation avant d'ouvrir leur paquet médicinal. Certains en sortaient des morceaux séchés de leur animal spirituel qu'ils s'attachaient dans les cheveux, avant de se peindre le visage de couleurs vives et d'invoquer l'animal en question pour recevoir sa force et son courage. Alors que les guerriers s'imprégnaient des caractéristiques de leur animal protecteur, l'air, déjà imprégné du parfum de l'herbe aux bisons sacrée et de la fumée de cèdre,

s'emplit du hurlement des loups, du grognement des ours et du cri strident des oiseaux.

J'étais allongée entre Grand-mère et Voit-Beaucoup, dans une tranchée creusée le long de la barrière de perches, et nous guettions nos ennemis au sommet des collines. Voir leurs coiffes de guerre à plumes me procurait un étrange frisson d'excitation tandis que, par centaines, ils parcouraient les falaises de part et d'autre. Poussant des cris frénétiques, ils agitaient leurs armes, narguant nos guerriers qui attendaient en bas. Même moi, je voyais qu'ils étaient en écrasante majorité. Certains de nos braves étaient à cheval, mais beaucoup n'avaient pas de monture et s'étaient cachés dans les arbres et dans les herbes hautes. D'autres étaient positionnés dans les collines.

— Ils disent que le rapport est d'un brave pour vingt-cinq ennemis, murmura Grand-mère.

— Ton couteau est-il aiguisé ? s'enquit sa vieille amie Voit-Beaucoup, en lançant un regard dans ma direction. Tu sais ce que tu devras peut-être faire.

Je sentais l'odeur de la peur de Grand-mère quand elle me caressa les cheveux.

— Ils ne nous auront pas.

C'est alors qu'ils arrivèrent ! Le sol tremblait sous le martèlement des sabots et je sentais le cœur de Grand-mère tambouriner dans sa poitrine tandis qu'elle me serrait contre elle, essayant de me protéger des cris de guerre et des hurlements de douleur. Trop effrayée pour pleurer, je m'agrippais à elle, et mes dents claquaient de façon incontrôlable.

— *Awe alaxáashih ! Awe alaxáashih !* Tenez bon ! Tenez bon ! s'élevait le commandement *crow* à travers le bruit des armes à feu et des combats au corps à corps.

Les ennemis chargeaient encore et encore et, lorsque nous entendîmes les hommes réclamer des munitions aux femmes, Voit-Beaucoup et Grand-mère se levèrent d'un bond. Je m'accrochai à Grand-mère, mais elle me repoussa dans la tranchée.

— Reste à terre ! Ne bouge pas d'ici et attends-moi ! ordonna-t-elle.

Je tentai de la rappeler, m'étouffant avec la poussière, mais quand elle disparut, je rampai hors du fossé pour la suivre.

Dans tous mes états, je criais son nom en me frayant un chemin parmi les jeunes garçons qui luttaienent pour maîtriser les chevaux terrorisés. Les femmes se précipitaient afin de soigner les blessés. Je m'arrêtai, stupéfaite : un brave avait eu l'épaule fracassée par une balle, et on la lui bandait avant de le faire remonter sur son cheval en l'y attachant. Il poussa un cri de guerre et repartit combattre, agitant une hachette ficelée à son bras valide.

— *Káale* ! hurlai-je quand je finis par apercevoir Grand-mère au loin.

Je traversai en courant la fumée bleue des mousquets. Les flèches sifflaient tout autour de moi.

— Baisse-toi, vite ! lança-t-elle, remuant les bras comme pour me plaquer à terre.

Elle accourait vers moi lorsqu'une balle lui frappa la poitrine, la maculant de rouge. Elle s'effondra, et je m'immobilisai. Je voulais la rejoindre, mais mes jambes étaient incapables de bouger. Je vis passer une flèche et, devant moi, un cavalier tomba de son cheval. Paniqué, l'animal se cabra au-dessus de moi, et je fixai les sabots menaçants jusqu'à ce qu'une main inconnue m'attire en arrière. Je restai assise sur place, pétrifiée.

— Regardez ! Regardez !

Une épaisse fumée était soudain apparue dans les collines du nord, où un éclaireur crow avait allumé un feu. Notre peuple se mit à crier, faisant accroire à l'ennemi l'arrivée de renforts.

Lorsqu'un énorme nuage de poussière rose s'éleva face à la fumée, nos anciens y virent une autre occasion de bluffer. On commença à tambouriner et à crier qu'un deuxième grand groupe de Crows était en chemin. Il se produisit alors quelque chose d'incroyable : un autre immense nuage de poussière se forma au-dessus des collines les plus lointaines et se déplaça en direction de la bataille.

La crainte de ce qui semblait être l'approche de renforts se propagea chez nos ennemis et, quand ils s'en retournèrent, nos braves partirent à leur poursuite tandis que nos femmes lançaient des cris de victoire. J'étais seule au moment où Tête-d'Ours arriva avec le corps de Grand-mère.

Lorsque Mère revint après avoir soigné Renard-Roux, elle me découvrit tremblante et en nage, et m'emmena avec elle sur sa paillasse. Nous nous allongeâmes et elle me réconforta en me chantant la berceuse que m'avait apprise Grand-mère. Peu à peu, je revins dans le présent. Avec la fatigue, la voix de Mère finit par s'éteindre, mais je ne voulais pas qu'elle s'endorme.

— Qui est Renard-Roux ? interrogeai-je. S'il est le frère de Grand-mère, comment se fait-il que je ne le connaisse pas ?

— Tu l'as rencontré quand tu n'étais encore qu'un bébé, répondit-elle en se réveillant. Il est beaucoup plus jeune que ta grand-mère – il n'a que quelques années de plus que ton père. Il habitait de l'autre côté de l'Elk et voyageait dans la région avec nos parents, les Crows Rivière.

- Comment dois-je l'appeler ?
- Appelle-le Grand-père.

Au matin, Mère insista pour que je vienne l'aider à bander la blessure de Renard-Roux et que je lui propose une nouvelle rasade de bouillon guérisseur. Il ne dit rien, mais comme la veille, il n'accepta la boisson que de mes mains. Nous ne nous attardâmes pas, comprenant qu'il souhaitait rester seul.

Le lendemain, Mère m'envoya lui apporter du pain frit tout chaud en plus du bouillon. Je me tins près de la porte tandis qu'il buvait le liquide, mais il ne toucha pas le pain. Il était si maigre que je voyais toutes ses côtes, et j'avais envie de lui dire de manger son pain, mais j'étais effrayée par la façon dont il regardait dans le vague.

Finalement, le troisième soir après son arrivée, quand il bouda de nouveau le pain, je m'approchai de lui. Je comprenais désormais qu'il pleurait sa femme et sa fille et je me souvenais comment, moi aussi, après la mort de Grand-mère, on avait dû m'encourager à me nourrir.

— Tiens, dis-je en trempant un morceau de pain dans la soupe de moelle.

Je m'agenouillai devant lui et lui donnai à manger comme Mère l'avait fait avec moi.

Quand j'eus poussé le pain humide dans sa bouche, il avala et, une fois le pain fini, il prit le bol et but le reste du bouillon avant de me le rendre avec colère. Mais je n'avais plus peur, car je comprenais qu'il n'avait plus envie de vivre.

Le lendemain, lorsqu'il se détourna d'un bol de ragoût de wapiti fumant, je le poussai vers lui.

— Grand-père, mange. C'est bon pour toi.

Il prit un air songeur, puis saisit le bol et me fit signe de m'asseoir. Avant de prendre ma place de femme près